Revue algérienne des lettres **Issn2602-621X|Eissn2661-4447**

Volume 9, n°3 | 2025 pages 347-364

Soumission:02/12/2025|Acceptation:29/03/2026 |Publication:03/06/2026

Cet article est disponible sous la licence Creative Commons Attribution 4.0 International

Entre pacte autobiographique et engagement testimonial : *Pourritures* de Malek Bennabi comme récit hybride de la colonisation

Between autobiographicalpact and testimonial commitment: Malek Bennabi's *Pourritures* as a hybrid narrative of colonization

Blaha DJILALI BENEKROUF[1]
University of Ain Temouchent|Algeria
blaha.benekrouf@univ-temouchent.edu.dz

Résumé *: L'œuvre de Malek Bennabi, Pourritures (1951), constitue un témoignage singulier sur l'Algérie coloniale des années 1930. Rédigé dans un contexte de surveillance policière, le texte transcende les genres littéraires pour devenir une arme de résistance intellectuelle. À la croisée de l'autobiographie intellectuelle et de l'essai politique, il développe une analyse originale du concept de « colonisabilité », désignant la prédisposition psychologique et culturelle à la domination coloniale. Notre étude examine comment Bennabi articule expérience personnelle et réflexion historique pour construire une critique radicale du système colonial. L'analyse se concentre sur les stratégies narratives qui font de ce récit un objet hybride, entre pacte autobiographique et engagement testimonial, tout en interrogeant sa postérité dans les études postcoloniales contemporaines.*

Mots-clés *: Témoignage, colonisabilité, mémoire collective, autobiographie, Algérie coloniale, hybridité générique.*

Abstract *:MalekBennabi'sPourritures (1951) offers a unique perspective on 1930s colonial Algeria. At the intersection of intellectual autobiography and political essay, the text develops an original analysis of the concept of "colonizability", describing the psychological and cultural predisposition to colonial domination. This study examines how Bennabi articulates personal experience and historical reflection to build a radical critique of the colonial system. The analysis focuses on the narrative strategies that make this account a hybrid object, between autobiographical pact and testimonial commitment, while questioning its legacy in contemporary postcolonial studies.*

Keywords*: Testimony, colonizability, collective memory, autobiography, colonial Algeria, generic hybridity.*

L'œuvre de Malek Bennabi (1905-1973) s'inscrit dans un contexte historique et intellectuel marqué par l'intensification de la lutte anticoloniale en Algérie. En tant qu'intellectuel et écrivain engagé, Bennabi occupe une place prépondérante dans l'histoire des idées postcoloniales. Publié en 1951, *Pourritures* constitue bien plus qu'un simple récit autobiographique : c'est un texte fondateur qui conjugue réflexion personnelle, analyse critique et ambition mémorielle. Rédigé dans une période charnière pour l'auteur – celle de la montée en puissance des mouvements nationalistes – ce texte

[1] Auteur correspondant : BLAHA DJILALI BENEKROUF |blaha.benekrouf@univ-temouchent.edu.dz

hybride explore les implications psychologiques, sociales et culturelles de la colonisation.À la croisée des genres, *Pourritures* oscille entre le témoignage personnel et l'essai politico-historique. Bennabi y introduit le concept de « colonisabilité », qu'il définit comme une condition psychologique favorisant la domination coloniale, non seulement imposée par le colonisateur, mais aussi intériorisée par les populations colonisées. Cette réflexion dépasse l'expérience individuelle pour s'étendre à une critique systémique des structures coloniales, mettant également en lumière les complicités locales et les mécanismes qui pérennisent la domination.

La singularité de *Pourritures* réside dans sa capacité à transcender les catégories classiques de la littérature. À travers une narration mêlant autobiographie (selon les principes théoriques de Philippe Lejeune), témoignage (selon Renaud Dulong) et critique littéraire, Bennabi articule un discours puissant qui met en lumière l'expérience coloniale tout en participant à la construction d'une mémoire anticoloniale collective. Cette hybridité narrative, combinée à une analyse critique profonde, fait de *Pourritures* une œuvre majeure, quoique méconnuedans le paysage littéraire maghrébin. Elle permet en outre de comprendre les dynamiques du colonialisme en Algérie et les moyens de les déconstruire.Cette étude se propose d'explorer les trois dimensions fondamentales de cet ouvrage : (1) le témoignage individuel d'un intellectuel formé entre les deux rives de la Méditerranée, (2) la critique systémique du colonialisme et des conditions socio-politiques qu'il engendre, et (3) les stratégies narratives et mémorielles employées pour inscrire l'œuvre dans une tradition littéraire de résistance. En mobilisant les outils de la narratologie (Genette), des études autobiographiques et testimoniales (Lejeune, Dulong) ainsi que des approches postcoloniales (Fanon, entre autres), cette analyse vise à mettre en lumière la richesse et la complexité de *Pourritures*.

1-Genèse de *Pourritures*

L'ouvrage *Pourritures*de Malek Bennabi connut un long cheminement marqué par des contraintes historiques et politiques. Dès 1936, Bennabi commence à rassembler la matière de ses mémoires sous forme de notes manuscrites. En 1951, il décide de structurer ces écrits et entame la rédaction de ses mémoires auxquelles il a donné le titre de *Pourritures*, et qui devaient couvrir plusieurs périodes de sa vie : **L'Étudiant** (1931-1936), **Le Paria** (1936-1945), **L'Écrivain** (1946-1954) et enfin **Le Muhadjer** (exilé). Cependant, des circonstances politiques ont entravé son achèvement. En 1951, sous la pression policière, Bennabi ordonna la destruction partielle de ses carnets par crainte des autorités coloniales, et en 1954, Bennabi arrêta la rédaction en laissant inachevé le récit de son exil au Caire.L'écriture de *Pourritures* s'est déroulée sous contrainte. Certains fragments furent confiés à des proches pour échapper à la police, mais certains furent perdus ou censurés. Malgré ces obstacles, Bennabi parvient à publier deux chapitres sous le titre *Mémoires d'un témoin du siècle* : *L'Enfant* et *L'Étudiant*, respectivement en 1965 à Alger, et en 1970 à Damas, et qui couvrent respectivement les périodes 1905-1930 et 1931-1936, deux ouvrages qui ont eu un franc succès. Après la disparition de Malek Bennabi en 1973, ses carnets et manuscrits sont devenus un enjeu mémoriel et politique. Consciente de l'importance historique de ces écrits, la famille Bennabi a pris la décision de confier ces documents à Noureddine Boukrouh, intellectuel et disciple du penseur, et auteur notamment d'une biographie du penseur, *L'islam sans l'islamisme : vie et pensée de Malek Bennabi*(Ed. Samar, 2006), afin d'assurer leur préservation et leur publication. C'est ainsi qu'en 2003, Boukrouh entreprend un travail de compilation et d'édition des

écrits inédits de Bennabi, en accord avec la famille. Ce travail aboutit à la publication de ***Mémoires d'un témoin du siècle*** en 2007 (**L'enfant, L'Etudiant, L'Ecrivain, Les Carnets**), une version complète des mémoires mais expurgée de certains éléments jugés trop personnels ou polémiques (Bennabi, Mémoires, 2007,pp7-37). Cette démarche visait à rendre accessible une partie de l'héritage intellectuel de Bennabi tout en respectant les sensibilités familiales et historiques.

Toutefois, entre 2003 et 2007, plusieurs éditions de *Pourritures* sont publiées sans l'accord de la famille. Certaines de ces versions, basées sur des copies ronéotypées datant des années 1950, ont suscité des débats sur leur authenticité et leur fidélité aux intentions de Bennabi. La publication officielle de 2007, réalisée sous la supervision de Noureddine Boukrouh et validée par la famille Bennabi, a permis de restituer une partie des écrits inédits tout en respectant des contraintes éditoriales et historiques. Des extraits jugés trop polémiques ou considérés comme ne contribuant pas directement à l'analyse de la pensée bennabienne ont été écartés, conformément aux choix éditoriaux effectués par Boukrouh en accord avec la famille Bennabi (Bennabi, 2007,pp7-37).Ainsi, *Pourritures* demeure un écrit à la fois autobiographique et historique, où l'intime se mêle au combat idéologique contre le colonialisme/colonisabilité et constitue de fait le laboratoire de la pensée bennabienne. Si la polémique autour des éditions non autorisées a alimenté les débats sur la préservation et l'authenticité des écrits du penseur, elle témoigne également de l'intérêt profond que lui portent ses disciples à travers le monde. De Tanger à Djakarta, la pensée de Bennabi continue d'influencer les réflexions sur la colonisabilité, les conditions de la renaissance des sociétés musulmanes et le retour au cycle vertueux de la civilisation. À travers ses essais, ses articles et ses mémoires, il a cherché à provoquer la réflexion et à interroger les défis intellectuels de son époque, comme en témoigne cette déclaration éloquente :

> « Ce livre est simplement **un témoignage** que je veux laisser aux générations qui viennent. Mais je l'écris de façon que ma génération, elle-même, le connaisse, le discute et le critique. Car un témoignage n'est valable que s'il est contrôlé par les contemporains. Sinon, il peut n'être que le mensonge d'outre-tombe d'un maniaque de la persécution, d'un aspirant à une auréole posthume. » (Bennabi, 2007, p.13).

2. L'autobiographie comme laboratoire de la pensée anticoloniale

2.1. Parcours d'une formation intellectuelle contrariée

Le récit des années parisiennes (1930-1938) constitue le cœur de *Pourritures*. Ces épisodes s'appuient sur des notes personnelles sauvegardées in extremis par des amis comme Brahim Mazhoudi, qui s'écria : "*Ils doivent rester pour l'histoire* !" (Boukrouh, 2007, p. 3). L'échec aux examens d'ingénieur, présenté comme un "sabotage délibéré" (Bennabi, 2007, p. 92), est corroboré par des archives montrant que Bennabi documentait systématiquement ces obstacles (Boukrouh, 2007, p. 2), révélant les obstacles systémiques auxquels se heurte Bennabi dans son ascension intellectuelle. L'auteur décrit avec précision les mécanismes discriminatoires de l'administration coloniale, comme en témoigne cet épisode significatif : "*Je demandais un demi-tarif au gouvernement général qui me répondit que mon père étant 'propriétaire' [...] je n'y avais pas droit*" (Bennabi, 2007, p. 62). Ce détail apparemment anecdotique illustre en réalité la logique perverse d'un système qui maintient les Algériens dans une position subalterne tout en leur reprochant leur prétendue "incapacité" à progresser.L'échec aux examens d'ingénieur

prend dans ce contexte une dimension symbolique forte. Bennabi présente cet événement comme un sabotage délibéré de sa carrière par les autorités coloniales : "*Je compris que l'influence de Massignon était parvenue [...] jusqu'à l'École*" (Bennabi, 2007, p. 92). Cette interprétation,subjective pour certains, révèle la perception aiguë qu'a l'auteur des rapports de pouvoir dans l'institution universitaire française. Le récit de ces années de formation montre comment Bennabi transforme progressivement ses déceptions personnelles en analyse politique globale.

2.2. L'écriture de soi comme résistance existentielle

Des épisodes biographiques prennent dans *Pourritures* une dimension proprement existentielle. La mort de la mère constitue à cet égard un moment charnière du récit, décrit avec une intensité émotionnelle rare : "*La terre céda sous mes pieds. J'étais précipité dans un abîme [...] Je ne réalisais pas encore que je n'y trouverais plus ma mère*" (Bennabi, 2007, p. 63). Ce passage révèle comment Bennabi utilise l'écriture autobiographique non seulement comme instrument d'analyse politique, mais aussi comme moyen de donner sens à l'expérience traumatique.De même, le récit de son mariage dépasse la simple anecdote biographique pour devenir un acte de résistance culturelle. La description minutieuse des modalités du contrat matrimonial - "*Je lui ai accordé un sadaq d'un quart de dinars [...] 4 francs*" (Bennabi, 2007, p. 42) - s'inscrit dans une stratégie plus large de réappropriation des traditions musulmanes face à l'acculturation coloniale. Soucieux des traditions nationales, Bennabi montre ainsi comment les choix personnels les plus intimes prennent, en contexte colonial, une dimension politique incontournable.

2.3. La subjectivité comme arme politique

Contrairement aux mémoires traditionnels qui cherchent souvent à donner l'illusion d'une objectivité historique, Bennabi assume pleinement la subjectivité de son récit : "*Je raconte ce que je sais pour l'avoir vécu, vu, entendu, et pensé*" (Bennabi, 2007, p. 7). Cette déclaration programmatique révèle une conception originale du témoignage, où la partialité assumée devient précisément le gage d'une vérité plus profonde. L'auteur refuse ainsi la position surplombante de l'historien pour adopter celle, engagée, de l'intellectuel organique de la cause anticoloniale.Cette posture subjective permet à Bennabi d'élaborer une critique enracinée dans l'expérience vécue. Les épisodes apparemment mineurs de sa vie quotidienne - les difficultés financières, les humiliations raciales, les obstacles professionnels - deviennent autant de preuves concrètes du fonctionnement du système colonial. Cette approche "par le bas" de la domination constitue sans doute l'une des grandes originalités méthodologiques de *Pourritures*.

3. Anatomie de la "colonisabilité" : une critique totale du système colonial

3.1. Genèse et formulation d'un concept novateur

Le concept de « colonisabilité », pierre angulaire de la pensée de Bennabi, fut mal interprété par le FLN, qui y vit une critique du peuple algérien plutôt qu'une analyse des structures coloniales (Sellam, 2002, p. 136). Cette mécompréhension explique son exclusion des cercles du pouvoir post-indépendance, comme en témoigne cette note amère de 1970 : "*Je pense à ces Mémoires [...] malgré la trahison de la colonisabilité*" (Boukrouh, 2007, p. 7). Loin de se limiter à une dénonciation morale de la domination étrangère, Bennabi entreprend une analyse rigoureuse des conditions psychologiques et

culturelles qui rendent possible la perpétuation du système colonial. Le texte définit ainsi la colonisabilité comme "*cette disposition interne des sociétés musulmanes à accepter la domination coloniale*" (Bennabi, 2007, p. 114), mettant en lumière un paradoxe fondamental : la colonisation ne se maintient pas seulement par la force des armes, mais aussi par une certaine complicité (passive ?) des colonisés.Cette analyse s'enracine dans des observations concrètes. Bennabi décrit par exemple le comportement des élites algériennes lors des réceptions officielles : "*Ils se pressaient autour de l'administrateur français comme des mouches autour du miel, rivalisant de servilité*" (Bennabi, 2007, p. 89). Ces scènes typiques révèlent comment la domination coloniale produit des réflexes d'auto-dévaluation culturelle. Le mérite de Bennabi est d'avoir identifié ce mécanisme bien avant les théoriciens postcoloniaux comme Fanon ou Memmi. Certains ont vu dans le concept de colonisabilité une anticipation des travaux de Fanon sur l'intériorisation de l'oppression, mais avec une focale culturelle islamique : « *Le colonisé est un persécuté qui rêve en permanence de devenir persécuteur.* » (Fanon, 1961, p. 20), où Fanon complète la théorie de la « colonisabilité » en montrant comment l'oppression coloniale génère une violence retournée contre soi-même ou d'autres colonisés.

3.2. Les trois niveaux de la colonisabilité

L'analyse bennabienne distingue plusieurs dimensions complémentaires :

- **La colonisabilité culturelle** : perte des références identitaires et fascination pour le modèle du colonisateur. Bennabi raconte comment "*les jeunes algériens rêvaient de ressembler aux Français dans leur manière de s'habiller, de parler, de penser*" (Bennabi, 2007, p. 76).

- **La colonisabilité politique** : division et impuissance des forces anticoloniales. Le récit du Congrès musulman de 1936 est particulièrement éclairant : "*Chacun tirait la couverture à soi, tandis que le colonisateur nous regardait faire avec un sourire méprisant*" (Bennabi, 2007, p. 102).

- La colonisabilité psychologique : intériorisation de l'infériorité. Bennabi note avec amertume : "*Le pire n'était pas que le Français nous considère comme inférieurs, mais que nous finissions par le croire nous-mêmes*" (Bennabi, 2007, p. 118).

Cette analyse multidimensionnelle montre comment Bennabi dépasse le cadre étroit du témoignage personnel pour élaborer une véritable sociologie de la domination coloniale.

4-Bennabi mémorialiste :portraits et scènes historiques

Dans *Pourritures*, Bennabi dépasse le simple témoignage pour élaborer une vision profonde de la lutte du mouvement national algérien sous le joug du colonialisme. Nous allons montrer ici comment sa méthode de mémorialiste s'incarne à travers deux dimensions complémentaires : d'une part ses portraits sans concession des personnalités historiques (Bendjelloul, Ferhat Abbas, les ulémas) ; d'autre part, son traitement minutieux d'un événement clé - la délégation du Congrès musulman à Paris en 1936. En croisant ces deux approches, nous verrons se dessiner le regard singulier que Bennabi porte sur l'Histoire, entre exigence testimoniale et profondeur théorique. Commençons par mettre en exergue la description des portraits des personnalités historiques avant de nous pencher sur la scène célèbre de 1936 à Paris décrite en détails par le chroniqueur.

4.1 Portrait des personnalités historiques

Malek Bennabi, dans son rôle de chroniqueur avisé et implacable, dresse une galerie de portraits de personnalités connues du mouvement nationaliste algérien, qui tient autant de l'autobiographie intellectuelle que de l'analyse critique de la société colonisée. Chacune des figures évoquées (les leaders nationalistes, les figures religieuses ou les intellectuels français) symbolise la crise algérienne de l'époque : entre compromission politique, impuissance religieuse et paternalisme savant au service de la soumission des indigènes. L'ensemble révèle une pensée radicale, exigeante, fondée sur une quête intransigeante de lucidité.Les leaders politiques sont jugés sévèrement pour leur manque de profondeur intellectuelle ou leur soumission aveugle aux contours du projet colonial. Messali Hadj, le chef charismatique du PPA-MTLD, est critiqué pour sa superficialité intellectuelle et son populisme : « *Messali agit comme un tribun, non comme un penseur. Il secoue les foules, mais ne les élève pas*. » (Bennabi, 2007, P. 112). Ferhat Abbas, estimé au début pour son militantisme sincère, devient par la suite un assimilationniste convaincu, trop confiant dans les promesses généreuses de la France coloniale, donc trop conciliant. « *Ferhat Abbas parlait d'égalité avec la France comme un mendiant parle de pain – avec trop d'espoir et trop peu de dignité* » (Bennabi, 2007, p.95). Bendjelloul, le président de la fédération des élus, quant à lui, représente la figure du notable servile, fier de son statut octroyé par l'administration française, honni par Bennabi. « *Bendjelloul portait son titre de 'Hakim' comme un chien porte son collier – fier de sa chaîne*. » (Bennabi, 2007, p.76).

Pour Bennabi, foncièrement déçu par le paysage politique de l'époque, toutes ces personnalités n'ont pas l'envergure pour porter un projet national qui saurait dépasser la libération et le placer dans la voie de la civilisation.La critique la plus sévère a été adressée aux figures religieuses et à l'association des ulémas, car la pensée bennabienne considérait l'islam comme base de toute renaissance de la nation musulmane. Ben Badis, malgré son aura, est jugé incapable de dépasser la réforme morale pour s'attaquer de front au pouvoir colonial. « *Ben Badis croyait réveiller les consciences. Il ne fit que bercer les agonisants avec des sourates* » (Bennabi, 2007, p. 78) … « *Son éloquence masquait une cécité politique : il ne voyait pas que les écoles coraniques étaient devenues des mouroirs pour l'esprit national* » (Bennabi,2007, p. 201). Bachir Ibrahimi, le successeur de cheikh Ben Badis à la tête de l'association des ulémas à la mort de son fondateur en 1940, est perçu comme un continuateur rigide de Ben Badis, sans innovation. « *Ibrahimi répétait les leçons du maître, mais sans son souffle* » (Bennabi, 2007, p. 145) et Cheikh El Okbi, comme un orateur isolé, coupé du réel. « *Okbi tonnait contre les danses féminines mais se taisait quand les colons spoliaient nos terres. Priorités*. » (Bennabi, 2007, p. 95). Seul Larbi Tébessi est quelque peu ménagé par la critique au vitriol du mémorialiste : son engagement et sa mort en martyr lui valent le respect de Bennabi, qui y voit une rédemption par le sacrifice. Tous deux originaires de la même ville, il lui réserva un bel hommage :

> Tébessa m'avait offert deux visages de l'islam algérien : celui des zaouïas endormies dans leur routine, et celui de Tébessi – prêcheur intègre mais aussi prisonnier de sa notabilité. Je le vis sermonner les commerçants sur le halal tout en fermant les yeux sur les terres volées par les colons. 'Cheikh, lui dis-je un jour, vous nettoyez les plats mais laissez pourrir la cuisine.' Il me répondit par un verset sur la patience, ce refuge des impuissants. Son érudition était réelle, mais son combat ressemblait à ces fontaines de marbre dans les mosquées : belles à regarder, mais incapables d'éteindre l'incendie qui consumait le pays. Pourtant, quand les

> balles françaises le transpercèrent en 1957, je compris qu'il avait payé de sa vie ce que d'autres payaient en paroles. (Bennabi, 2007 : 172-173).

Victime lui aussi du regard implacable du chroniqueur, il finira par avoir son estime post-mortem. Il lui dédicaça même un de ses ouvrages,*Islam et démocratie*, Edition Révolution africaine : Alger 1968 (Sellam, 2002, p.136).Malek Bennabi consacre une critique acerbe à l'Association des ulémas, coupable selon lui, d'un ritualisme vide et d'une cécité politique. Ses membres deviennent les représentants d'un islam dépolitisé, figé dans les formes : « *Les ulémas discutaient de la forme des ablutions alors que le pays avait besoin d'une révolution*. » (Bennabi, 2007, p.124) … « *Leur islam était une pharmacie sans remèdes*. » (Bennabi, 2007, p.112). Ils sont devenus non seulement témoins de la misère nationale mais trouvaient le moyen de le justifier par des versets coraniques. « *Des savants ? Non. Des notaires du désastre, authentifiant chaque renoncement par un verset mal compris*. » (Bennabi, 2007, p.156). Pire encore, Bennabi voyait dans leur attitude une forme de compromission avec le colonialisme. « *Les ulémas ont troqué leur turban contre une respectabilité de pacotille offerte par l'administration coloniale*. » (Bennabi, 2007, p.89). D'ailleurs, ils vont de pair avec les figures de l'assimilationnisme que sont Ferhat Abbas et Bendjelloul à la rencontre de Paris en 1936, et se méfiaient de Messali Hadj qui parlait ouvertement de révolution et d'indépendance. « *Quand Abbas parlait d'assimilation, les ulémas hochaient la tête. Quand Messali parlait de révolution, ils se bouchaient les oreilles*. » (Bennabi, 2007, p.189).

Bennabi n'avait pas compris leur présence lors de la délégation de 1936 à Paris, leur comportement étant dénoncé comme une mascarade : « *Des figurants en costume traditionnel pour donner une touche 'locale' à la mascarade réformiste*. » (Bennabi, 2007, p.138). De ce fait, ils avaient accepté d'être traités de citoyens de seconde zone ou d'indigènes serviles : « *Ils signèrent le registre des visiteurs avec un empressement qui disait leur gratitude d'être invités à la table du maître*. » (Bennabi, 2007, p.140). Nous allons revenir avec plus de détails sur cet événement majeur de l'histoire du mouvement national algérien.D'un autre côté, Bennabi consacre une large place dans son récit au grand orientaliste français, Louis Massignon, coupable selon lui, malgré son érudition que le chroniqueur admirait, de n'être qu'un soldat du projet colonial. Tissant sa toile d'« araignée », comme il l'appelait, Massignon avait un énorme pouvoir jusqu'à empêcher Bennabi d'avoir son diplôme à la fin de ses études : « *Je compris trop tard que son influence était parvenue [...] jusqu'à l'École. Mon échec était scellé* » (Bennabi, 2007, p.92). Et pour cause, Bennabi dérangeait l'establishment colonial, car il ne voulait pas jouer le rôle de l'« indigène modèle », et présentait le danger, pour le projet colonial, d'allier héritage culturel musulman et pensée occidentale critique, ce qui semblait une hérésie pour Massignon qui faisait la promotion d'« *indigènes savants mais soumis* » (Bennabi, 2007, p.156). Bien qu'il ait de la sympathie pour l'érudit qu'était Massignon, auteur d'une thèse sur le grand mystique musulman Al Hallaj, Bennabi ne pouvait accepter « *l'administrateur colonial masqué* » qu'il était réellement et que le mémorialiste avait fini par démasquer.

Enfin, dans ce réquisitoire implacable que fait Bennabi de ses contemporains, une personne échappe pourtant au marasme collectif : son ami HmidaBensaï. Figure largement méconnue dans son propre pays, décédé dans des conditions tragiques, dans le dénuement le plus total, en 1999, « *Bensaï était le miroir dans lequel je voyais l'Algérie que nous aurions dû être*. » (Bennabi, 2007, p.107). Certains spécialistes du philosophe de la

civilisation, soutenait que HmidaBensaï avait eu une grande influence sur la pensée de Bennabi, qui était de son aveu-même « *Mon ami et parfois mon maître*» (Bennabi, 2007, p.114).Ainsi, à travers ces portraits brossés avec minutie, Bennabi ne fait pas que régler des comptes. Il met en scène les faiblesses de ses compatriotes qui les empêchent de se hisser à la hauteur des besoins de l'Histoire. *Pourritures* n'est pas simple témoignage : c'est un appel à la renaissance d'un monde plongé depuis un long moment dans la décadence.

4.2 La délégation du congrès musulman à Paris(p.138)

L'extrait suivant illustre la méthode de Bennabi mémorialiste :

> Ce matin de juin 1936, j'ai croisé dans les couloirs du ministère des Colonies cette délégation venue d'Alger – Bendjelloul, Ferhat Abbas et les autres – comme un troupeau conduit à l'abattoir par ses propres bergers. Ils portaient des costumes européens trop neufs, des cravates qui les étranglaient mieux que ne l'aurait fait aucune corde. J'ai vu leurs mains trembler en signant le registre des visiteurs. [...] Le Dr Bendjelloul, ce "Hakim" tant vanté par nos journaux, bégayait devant le secrétaire du ministre comme un écolier devant son maître. Ferhat Abbas, lui, ajustait ses lunettes avec une nervosité qui trahissait sa peur de décevoir ses maîtres français tout en voulant paraître ferme devant nous, les étudiants indigènes qui observions la scène. [...] Quand je les ai entendus répéter comme des perroquets les termes du plan Blum-Violette – ce misérable os à ronger qu'on nous jetait – j'ai compris que la colonisabilité n'était pas une théorie, mais une maladie visible dans la courbure de leurs échines.

Il faut commencer par le contexte historique de l'époque. Le 7 juin 1936, se tient à Alger, le Congrès musulman algérien, organisé après la victoire du Front populaire emmené par Léon Blum aux élections en France (Ageron ,1979, p. 455).Ce congrès, boycotté par Messali Hadj et le PPA (parti du peuple algérien) avait réuni l'association des Ulémas de cheikh Ben Badis, la fédération des élus représentée par le docteur Bendjelloul et Ferhat Abbas comme adjoint et le parti communiste algérien. Ce congrès avait réussi à mandater une délégation qui devait porter les revendications communes des congressistes à Paris et discuter du plan dit Blum-Violette, un projet de loi, jamais voté. Ce plan « généreux », décrié par Messali Hadj partisan de l'indépendance totale (Stora,1982, p.180), et donc par Malek Bennabi, comme nous allons le voir dans l'analyse qui suit, promettait d'accorder la citoyenneté française à une élite algérienne tout en maintenant le statut personnel musulman, ou le code de l'indigénat. Ce plan largement rejeté par les colons a créé la division dans les rangs du mouvement national algérien. Donc, ce qui devait marquer un tournant dans l'histoire algérienne et les activités du mouvement national finit par faire long feu. Cette année-là, une délégation du Congrès musulman, menée par le Dr Bendjelloul et Ferhat Abbas, venait négocier à Paris avec le gouvernement de Léon Blum. Lorsque Malek Bennabi croise cette délégation dans les couloirs du ministère des Colonies, il ne se contente pas d'observer : tel un clinicien, il dissèque les gestes et les postures des membres de la délégation algérienne. Ce qui aurait pu n'être qu'un événement banal des mémoires d'un étudiant algérien devient une scène d'illustration d'un concept clé qui fera la renommée posthume du grand penseur : la colonisabilité. A travers cet extrait, Bennabi mémorialiste réussit à faire ressortir d'une scène ordinaire les symptômes d'une aliénation collective, que la vérité historique finira par révéler au grand jour.

Ce matin de juin 1936, Bennabi se fait le témoin avisé d'une « tragédie » dont il était le seul à percevoir l'ampleur. Tout, absolument tout, trahissait les acteurs de cette rencontre rendue mémorable sous la plume de l'implacable chroniqueur parisien. D'abord,

les membres de la délégation, dont Bendjelloul et Farhat Abbas, portaient « *des costumes européens trop neufs* », signe d'une acculturation superficielle qui trahissent cette "honte de soi" que Frantz Fanon a analysé avec brio ; ce complexe du colonisé qui le pousse à renier les us et les coutumes des siens et à se draper dans les habits du maître. La cravate, l'autre accessoire de la modernité, devient, sous la plume de Bennabi le symbole d'une strangulation consentie, plus efficace qu'aucune corde de bourreau ne saurait l'être, « *des cravates qui les étranglaient mieux que ne l'aurait fait aucune corde* ». A cette maladresse vestimentaire, s'ajoutent d'autres signes tout aussi significatifs qui appartiennent au langage corporel : ces membres imminents, délégués du mouvement national manquaient d'assurance, « *J'ai vu leurs mains trembler en signant le registre des visiteurs* », le grand Bendjelloul « *tant vanté par nos journaux* », « *bégayait* » devant le secrétaire du ministre « *comme un écolier devant son maître* », tandis que Ferhat Abbas « *ajustait ses lunettes avec une nervosité qui trahissait sa peur de décevoir ses maîtres français tout en voulant paraître ferme devant nous, les étudiants indigènes qui observions la scène* ».

L'attitude générale qui se dégageait de la scène décrite « *visible à la courbure de leurs échines* » ne laissait aucun doute selon l'observateur avisé : après des décennies de luttes et de sacrifices, les figures de proue du mouvement national se contentaient d'un « *os à ronger qu'on nous jetait* », et au lieu de guider le peuple vers les voies de la liberté, ils se comportaient comme des esclaves devant « *le maître* » (mot répété deux fois dans l'extrait), et finalement, donnaient l'image peu glorieuse d'un peuple semblable à « *un troupeau conduit à l'abattoir par ses propres bergers* ». D'ailleurs, El Ouma, journal du PPA, du leader nationaliste Messali Hadj, opposé au plan de paix, ne manquait pas l'occasion de commenter l'événement en juillet 1936 en raillant l'attitude des délégués de la « nation » : « *Les négociateurs se sont inclinés comme des serviteurs* ». Autre détail important de la description de cette scène sur lequel on devrait s'arrêter est l'absence de l'emploi du discours direct par les « acteurs » de la scène : Bennabi en tant qu'observateur dominant les événements leur dénie le droit à la parole, leur ôtant de fait toute légitimité. Mais l'importance de la scène rapportée par le mémorialiste réside dans un autre niveau. En effet, une scène quelconque et qu'on pourrait rencontrer maintes fois dans les pages de l'Histoire devient l'illustration parfaite du concept de la colonisabilité : « *… j'ai compris que la colonisabilité n'était pas une théorie, mais une maladie visible...* ». En effet, Bennabi décèle dans cette scène la colonisabilité à un triple niveau :

-**Colonisabilité culturelle** : visible dans les effets vestimentaires (costumes européens et cravates), adoption des codes français (registre à signer)

-**Colonisabilité politique** : acceptation du cadre imposé par Paris, une réforme minimaliste (plan Blum-Viollette), en deçà des aspirations du peuple algérien.

-**Colonisabilité psychologique** : attitudes humiliantes (bégaiements, tremblements), peur de déplaire au « maître », « fermes » devant leurs semblables (les étudiants indigènes).

Mais par-delà la profonde amertume que confère cette scène au mémorialiste avisé, Bennabi, le penseur de la renaissance du monde musulman, ne comprend pas la complaisance des ulémas, censés défendre l'identité musulmane, envers des figures assimilationnistes comme Bendjelloul et Ferhat Abbas :

> Comment ces hommes de religion, censés incarner la résistance spirituelle, ont-ils pu marcher main dans la main avec Bendjelloul, ce valet de l'administration coloniale ? Leur présence légitimait une mascarade." (Bennabi, 2007, p. 136) … « Les ulémas auraient dû être les gardiens de notre dignité, pas les faire-valoir de politiciens compromis. (Bennabi, 2007, p.138).

Cette incompréhension révèle sa propre position : pour lui, la lutte anticoloniale exige une rupture totale, incompatible avec les compromissions qu'il observe lors de cette délégation.

Bennabi transforme cette scène en un tableau révélateur d'une période de luttes politiques des Algériens avec leurs lots de désillusions : les délégués, répétant « *comme des perroquets* » le plan Blum-Viollette, incarnent l'aliénation d'une génération prisonnière du cadre de dialogue colonial. Le projet, présenté comme une avancée, n'est à ses yeux qu'un « *os à ronger* » une concession dérisoire jetée à des élites trop compromises avec le projet colonial, ou manquant terriblement de maturité politique. Bennabi était persuadé que ce n'est pas cette génération qui allait arracher au colonialisme les droits légitimes du peuple algérien. Cette scène rendue célèbre par la plume de Bennabi mémorialiste dépasse le simple témoignage ou l'exercice de mémoire, en faisant de la délégation de 1936 une illustration grandeur nature du concept de la « colonisabilité ». Son regard clinique et froid décèle dans les détails (effets vestimentaires, postures ou silences) ce que les livres d'histoire ne diront pas : le rapport d'infériorité du colonisé ou le complexe du colonisé. En montrant cette scène et en détaillant sa description, il rapporte des faits historiques, dont il a été le témoin privilégié, mais il essaie en même temps d'expliciter sa théorie sur le rapport de force colon/colonisé, la voie à suivre pour briser ce rapport et l'inverser, et les figures nationales qui doivent légitimement incarner cette voie. Le diagnostic que fait le chroniqueur des mentalités colonisées montre l'incapacité des élites aliénées ou corrompues de dépasser le défi du colonialisme et l'aspiration du peuple au recouvrement de ses droits injustement confisqués. En ressuscitant cette scène oubliée de 1936, Bennabi démasque les manœuvres trop apparentes du projet colonialiste, proposant une coquille vide à des élites corrompues ou immatures politiquement, « les interlocuteurs valables » aux yeux des colons, et ouvre la voie au vrai combat des vrais combattants, les radicaux dira la presse française qui sauront croiser le fer avec le contingent armé français pour arracher ce qui était impensable aux yeux des élites européanisées : l'indépendance de l'Algérie.

5. Bennabi autobiographe

5.1 Parcours biographique

Après avoir étudié l'analyse implacable de Malek Bennabi des événements historiques et la description tout aussi impitoyable des figures contemporaines, nous allons explorer l'autre facette de *Pourritures*, plus personnelle et plus intime où le penseur de la civilisation se dévoile en tant qu'autobiographe, et livre des détails sur les éléments qui ont marqué les différentes étapes de sa vie, révélant une écriture intime où les blessures personnelles se mêlent aux réflexions les plus profondes sur les conditions de l'Algérien colonisé. Pour illustrer la part de l'autobiographie dans *Pourritures*, nous allons d'abord mettre en évidence les principales étapes de la vie de Bennabi avant d'analyser plus en détails un événement majeur qui a fortement marqué l'écrivain : le décès de sa mère où il laissa libre cours à une émotion débordante et assez exceptionnelle pour l'observateur

implacable de l'histoire, qu'il s'est révélé être dans ses mémoires. Chaque étape de sa vie constitue un jalon dans l'aboutissement de sa pensée critique, si originale dans un monde musulman englué dans la décadence.

-L'enfance à Tébessa (1905-1920)

Malek Bennabi a vu le jour en 1905 à Tébessa l'antique Thévestre : « *Je suis né en 1905, c'est-à-dire à une époque où les premières traces de la société nouvelle apparaissaient. J'appartiens donc à la génération maudite qui clôt le cycle de décomposition.* » (Bennabi, 2007, p.45). Appartenant à cette « génération maudite », Bennabi décrit son enfance comme « une éducation dans l'humiliation coloniale ». Son père, khodja, simple secrétaire à la commune mixte, incarne la condition de « l'indigène » : « *Mon père portait deux casquettes : celle de l'Administration qui le payait, et celle de la dignité qu'il gardait pour la prière du soir.* » (Bennabi, 2007, p.67). Bennabi enfant a très vite pris conscience du poids du système colonial sur les conditions de vie des Algériens : « *Les enfants des colons mangeaient du chocolat. Nous, nous comptions les grains de blé de l'aide alimentaire.* » (Bennabi, 2007, P.71). Mais malgré ces conditions difficiles, ses parents tenaient à son instruction, surtout sa mère. C'est cette mère, qui lui apprit le Coran et se sacrifia pour que Bennabi puisse terminer ses études, jusqu'à vendre les rares biens de la maison : « *Elle vendit nos meubles pour que je puisse partir à Constantine. Chaque pièce vendue était une prière silencieuse pour mon avenir.* » (Bennabi, 2007, p.82). La mort de sa mère, pendant ses études à Paris, le plongea dans une tristesse indescriptible. C'est un événement qui le marque profondément. Nous allons y revenir.À l'école française, Bennabi découvre outre l'injustice coloniale, les mensonges éhontés du système scolaire colonial : « *Le maître nous apprenait que 'nos ancêtres les Gaulois' avaient les yeux bleus. Les miens, enterrés à Sidi Bouzid, devaient en rire sous terre.* » (Bennabi, 2007, p.74)

- **Adolescence à Constantine (1920-1928)**

En 1920, après la mort de son grand-père, sa famille l'envoya à Constantine chez son oncle Mahmoud pour suivre les cours à la médersa. Bennabi fut ravi de la découverte de la ville antique et de « l'islam andalou » mais profondément choqué par « la laideur des collaborateurs ». Constantine est la ville du fondateur de l'association des ulémas musulmans algériens, cheikh Abdelhamid Benbadis. Bennabi ne tarda pas à le rencontrer, mais cette âme rebelle finira par être déçu de cette rencontre : « *Cheikh Ben Badis parlait de renaissance, mais quand je lui ai montré mes poèmes anticoloniaux, il m'a conseillé d'étudier la grammaire.* » (Bennabi, 2007, p.103). Pour le fougueux rebelle, les ulémas, représentants du courant réformiste sont jugés trop passifs face à l'oppression coloniale, au même titre que l'islam maraboutique que ces ulémas prétendaient combattre. D'ailleurs, Bennabi jugeait que l'enseignement prodigué dans leurs médersas était « archaïque » : « *Il ne s'agissait pas d'éducation, mais d'une répétition mécanique du passé.* » (Bennabi, 2007, p.105). Pour son bonheur, c'est pendant ses études à Paris qu'il va s'ouvrir à l'esprit cartésien européen qui va lui offrir les bases de sa rigueur intellectuelle. Mais à l'inverse de cette déception, Constantine a été le théâtre de l'éveil politique du jeune rebelle. Il entreprit même des actions militantes à l'instar de la distribution de tracts anticoloniaux : « *Je collais les papillons la nuit, comme on enterre des graines pour le printemps.* » (Bennabi, 2007, p.110).En 1927, Il est employé à la cour d'Aflou, près de Laghouat, puis à Châteaudun du Rhumel (Mila) en 1928 où il démissionna après un conflit avec un greffier corse.

- L'étudiant à Paris (1930-1935)

En 1930, et après son échec au concours d'entrée à l'Institut des Langues Orientales, Bennabi s'inscrit pour des études d'ingénieur en électricité à l'École Spéciale de Mécanique et d'Électricité (ESME) de Sudria. Le départ pour la France marque un tournant dans la vie du futur philosophe de la civilisation. Bennabi rappelle une anecdote : le bateau dans lequel il embarque vers la France porte le nom du…Maréchal Bugeaud, du nom d'un des « héros » français de la conquête de l'Algérie. « *J'ai vomi toute la traversée* » (Bennabi, 2007, p.121), raconte-t-il. À Paris, Bennabi découvre toute l'étendue de l'influence de l'orientalisme académique colonial à travers la figure de Louis Massignon surnommé « l'araignée savante ». Dans un geste dont il ignorera les conséquences, Malek Bennabi déclina l'invitation que lui envoya le célèbre orientaliste : « *J'ai choisi de ne pas pactiser avec ceux qui opprimaient mon peuple*. » (Bennabi, 2007, p.128). Trop fier, il ne supportait pas de voir « *les étudiants algériens ramper devant Massignon* » (Bennabi, 2007, p.130), car cela lui rappelait « *son père [baissant] les yeux devant l'administrateur*. ». Bennabi se fait même remarquer par une conférence qu'il donna à l'Association des Étudiants Nord-Africains, et ayant pour titre révélateur « Pourquoi nous sommes Arabes ? » où il réaffirme son attachement à ses racines algériennes et musulmanes et appelle à l'unité des rangs devant les tentatives de division du système colonial, allant jusqu'à déclarer que « *ma thèse formait une sacrée antithèse avec les vues du berbérisant, latinisant, christianisant et francisant Massignon*. » (Bennabi, 2007, p.130).

En 1932, Bennabi épouse Paulette Philippon, une Française convertie qui prit le nom de Khadidja. Bennabi a tenu à respecter la tradition algérienne pendant la cérémonie : « *Nous nous sommes mariés avec 4 francs et une foi inébranlable dans l'islam*. » (Bennabi, 2007, p.135). D'autre part, ce mariage était un acte politique autant qu'un rituel, « un acte de guerre » comme il aimait à le rappeler, les mariages extra-communautaires ne faisant pas légion à l'époque, un choix risqué mais assumé : « *Elle était française par le sang, musulmane par le choix. Moi, j'étais l'inverse : musulman par le sang, et libre seulement par la pensée*. ». (Bennabi, 2007, p.136).L'année 1934 est marquée par deux événements fondateurs. D'abord, un événement tragique vint bouleverser la vie du chroniqueur. Par une simple dépêche, Bennabi allait apprendre que l'être le plus cher à ses yeux n'était plus de ce monde, sa mère venait de décéder. Décidément, sa vie en sera complètement bouleversée. Nous y reviendrons.

Ensuite, il y a eu les émeutes de Constantine (Ageron, 1973 : 23-40) qui ont eu un impact considérable sur le chroniqueur et qui ont fini par confirmer l'indigence des figures du mouvement national, car incapables d'agir sur le cours des événements. Constantine où vivait une forte communauté juive a connu des affrontements sanglants entre Juifs et Musulmans faisant des dizaines de victimes, orchestrées selon Bennabi par l'administration coloniale, qui a laissé faire avant d'intervenir. Tout est parti d'un incident assez banal : le 3 août 1934, un jeune juif, est accusé d'avoir insulté l'islam en urinant près d'une mosquée, des témoins assuraient néanmoins qu'il était ivre. La rumeur se propage, et il n'en fallait pas plus pour que le quartier juif de Constantine soit le lieu de terribles affrontements qui ont duré trois jours, faisant 25 morts et des dizaines de blessés, selon les sources officielles. En plus du lourd bilan humain, des dégâts matériels ont aussi été dénombrés, dont les juifs ont été les principales victimes. Selon Bennabi, le pire aurait pu être évité si les représentants les plus en vue de la communauté musulmane étaient montées au créneau pour faire baisser les tensions intercommunautaires. Au contraire, il

voit dans la tournure prise par les événements l'imposture de figures indigènes comme Bendjelloul, le président de la fédération des élus, et la compromission des intellectuels algériens, qui ont joué le jeu du colonialisme, et qui n'ont pas pu ou su marquer leur présence en faisant face à son plan machiavélique de dresser les deux communautés juive et musulmane contre elles. Bennabi n'épargne personne, y compris les ulémas d'autant plus que Constantine est la ville de Cheikh Ben Badis.

-La maturation intellectuelle (1935-1940)

Cette période est cruciale dans la vie du futur penseur de la civilisation. Etudes terminées et après avoir échoué à décrocher un poste en France, où décidément il était indésirable, il caressa le vœu d'aller travailler en Arabie mais son projet tomba à l'eau, faute de visa délivré par l'ambassade d'Egypte, et pour lui cela n'avait rien à voir avec le hasard, son profil gênait : « *L'ambassade d'Égypte me ferma ses portes. Je compris que la servitude est une maladie de l'âme*. ». (Bennabi, 2007, p.150).Devenu suspect aux yeux du colonialisme, Bennabi finira par rompre avec tous les représentants du mouvement national. Au début, il avait de la sympathie pour Messali Hadj, le fondateur du PPA-MTLD, seule force indigène qui revendiquait l'indépendance totale vis-à-vis de la métropole, mais il finira très déçu par « son populisme », et soupçonnait un « *nationalisme [qui] sentait le café maure et la démagogie*. » (Bennabi, 2007, p.155), qui n'avait comme seul projet qu'« *un empirisme sentimental qui n'entendait que se servir de la parole*. » (Bennabi, 2007, p.155). En 1935, il attaque Ferhat Abbas dans un célèbre pamphlet, "Intellectuels ou intellectomanes ?", où il dénonce avec virulence « *ceux qui parlent de progrès en copiant les discours du colon* ». (Bennabi, 2007, p.158).Rejeté par les colonialistes et par les nationalistes, Bennabi, qui se décrit comme un paria, se réfugie dans l'écriture. Il ne cessera alors pas de combattre le système colonial, et surtout les conditions culturelles, sociologiques, et psychologiques sources essentielles de l'aliénation de ses compatriotes, rassemblées dans le concept de colonisabilité. Il commença par écrire des lettres anonymes signées « Les Compagnons de l'Islam », pour « *révéler des vérités universelles*. ». La maturation intellectuelle du penseur donnera *Pourritures* dont la rédaction débutera en 1938 et préfigure les essais qui feront sa renommée mondiale dont *Vocation de l'Islam* en 1954. L'écriture devient son arme ultime : « *Les mots étaient mes seuls complices. J'ai appris à les aiguiser comme des couteaux*. » (Bennabi, 2007, p.180), avec la certitude que « *chaque mot était un caillou dans le château colonial*. ».(Bennabi, 2007, p.181).

Qu'il soit mémorialiste ou autobiographe, Bennabi montre à travers son témoignage historique dans *Pourritures* que toutes les étapes de sa vie, des rues de Tébessa aux amphithéâtres parisiens, chaque événement qui compte, intime ou historique, était un jalon dans l'élaboration progressive de sa pensée : « *Je n'ai pas raconté ma vie pour qu'on me plaigne, mais pour qu'on comprenne d'où viennent les idées qui libèrent*. » (Bennabi, 2007, p.202).Ces souvenirs marquent les péripéties d'une vie profondément enracinée dans les défis de l'époque, entre les restrictions imposées par le colonialisme et la quête de l'émancipation et de la liberté. Il y a toutefois, un événement, plus personnel et chargé d'une émotion intense qui marquera un tournant décisif dans sa vie et dévoilera une autre facette du penseur connu pour son analyse lucide et implacable : le décès de sa mère.

Revenons à cet instant particulier dont l'impact, de l'aveu de Bennabi, le hantera pour la vie.

5.2. Le décès de la mère : un moment charnière

L'extrait suivant (Bennabi, 2007, p.89) illustre la dimension proprement littéraire et introspective de *Pourritures* :

> La dépêche arriva un jeudi matin, pliée en quatre comme un petit linceul. Je reconnus aussitôt l'écriture de mon oncle - cette calligraphie tremblée qui disait plus que les mots eux-mêmes. 'Ta mère nous a quittés cette nuit.' Sept mots qui firent s'écrouler l'univers. La terre céda sous mes pieds. J'étais précipité dans un abîme où tournoyaient les souvenirs de ses mains sur mon front fiévreux, de ses chuchotements dans l'obscurité de nos nuits constantinoises. Je courus jusqu'à la Seine, espérant que l'eau glacée calmerait cette brûlure au creux de la poitrine. Les passants riaient, insouciants. Un couple s'embrassait près du pont Marie. Le monde continuait, indifférent à mon cataclysme. Je revins à ma chambre de la rue des Écoles et m'effondrai sur le tapis de prière qu'elle m'avait brodé de ses doigts usés. L'odeur de henné en s'en allant. Je sanglotai comme je n'avais jamais pleuré, non pas en musulman résigné au destin, mais en enfant volé à sa première demeure. Le lendemain, devant le miroir, je découvris mes premiers cheveux blancs - j'avais trente et un ans, mais vieilli d'un coup de vingt années. L'Occident m'avait pris ma langue, ma religion désenchantée, et maintenant il me volait jusqu'à mes larmes. Je compris alors que la colonisation commence par l'arrachement des mères.

Perçu comme un penseur de la civilisation et un théoricien du post-colonialisme, Malek Bennabi déploie néanmoins dans ses mémoires un style littéraire puissant et une sensibilité narrative exceptionnelle, curieusement absents des études littéraires. Dans cet extrait de *Pourritures*, Malek Bennabi délaisse la posture de l'observateur froid, témoin des événements historiques majeurs de son époque, pour rapporter un épisode douloureux de sa vie, le décès de sa mère, dans le registre de la narration intime et introspective, vecteur essentiel de l'autobiographie. À travers la focalisation interne, le monologue intérieur, le discours direct et indirect libre, et d'autres procédés des genres personnels, il élabore un savant dispositif narratif de l'intime, une mise en scène du deuil, pour immerger le lecteur dans son drame, sans toutefois perdre la lucidité nécessaire d'inscrire cet épisode intime dans sa vision globale sur la colonisation et le déracinement, comme nous allons le voir.

Dès les premières lignes de l'extrait, et pour mieux imprégner le lecteur du drame qui se profile, Bennabi dramatise l'annonce brutale du décès de sa mère par une mise en scène où l'objet épistolaire, la dépêche, devient le symbole funéraire : « *La dépêche arriva un jeudi matin, pliée en quatre comme un petit linceul*. », qui rappelle la tradition musulmane du kafan, ce qui donne à l'objet une dimension sacrée et mortuaire. La matérialité du deuil inscrite dans la lettre pliée comme un linceul est reprise dans un autre détail, l'écriture tremblée de l'oncle : « *Je reconnus aussitôt l'écriture de mon oncle – cette calligraphie tremblée qui disait plus que les mots eux-mêmes*. ». Le tremblement du graphisme dépasse ici le langage ; il instaure un dispositif de transmission non verbal où la douleur se lit dans la matérialité du signe, et où les lettres deviennent un signe visuel de l'émotion contenue. Le deuil, « *ce cataclysme* », qui fait « *s'écrouler l'univers* » et projette le narrateur dans « *l'abîme* », est aussi visible dans cette métaphore corporelle, « *cette brûlure au creux de la poitrine* », où la douleur intérieure est décrite comme une brûlure, ce qui donne au texte une dimension physique du chagrin. Il faut noter que le narrateur utilise des phrases courtes et le style télégraphique pour mieux exprimer l'accélération du temps : « *Sept mots qui firent s'écrouler l'univers* »,

une disproportion entre la brièveté du message et son impact personnel donne une dimension tragique à l'événement. Devant le choc terrible qu'il subit, le narrateur, inconsolable, sort de sa chambre et se dirige vers la Seine glacée, symbole de l'exil parisien pour atténuer sa douleur mais la Seine et les gens étaient indifférents à son chagrin : « *Les passants riaient, insouciants. Un couple s'embrassait près du pont Marie. Le monde continuait, indifférent à mon cataclysme*. ». Le contraste entre cette insouciance, cette indifférence du monde extérieur et son drame personnel ne faisaient qu'accentuer la solitude, le malheur et le désarroi du narrateur, et finalement de son déracinement.De retour dans sa chambre, il trouva la consolation dans une relique de sa mère, le tapis de prière, objet symbolique, le médium qui relie le monde visible et le monde invisible, d'autant plus que cet objet spirituel lui a été offert par sa mère, celle qui lui avait appris le Coran : « *Je m'effondrai sur le tapis de prière qu'elle m'avait brodé de ses doigts usés*. » Dans ce passage, Bennabi use de la technique de la synesthésie des sens pour décrire ce moment d'émotion intense : mémoire tactile, le tapis représentant le dernier lien concret avec sa mère, olfactive, « *l'odeur de henné en s'en allant*. », et visuelle, « *brodé de ses doigts usés* », qui rappelle la générosité sans limite des mères qui sont prêtes à « s'user » pour leurs enfants.

Un autre détail en rapport avec la transformation physique du narrateur, comme conséquence direct et immédiate du deuil, interpelle aussi : « *Le lendemain, devant le miroir, je découvris mes premiers cheveux blancs – j'avais trente et un ans, mais vieilli d'un coup de vingt années* ». En une nuit, le narrateur vieillit brutalement, une transformation physique qui traduit une souffrance psychologique profonde, et ce détail devient un stigmate du deuil mais aussi de la dépossession coloniale. La transformation physique ne relève pas seulement de la souffrance individuelle, elle témoigne d'une mutation identitaire provoquée par une succession d'arrachements. Le drame de l'« Enfant volé », est accentué par une métaphore de la dépossession : « *L'Occident m'avait pris ma langue, ma religion désenchantée, et maintenant il me volait jusqu'à mes larmes*. ». Cette triple perte (langue, religion, larmes) représente un long processus de dépossession et de déracinement imputable en premier lieu au système colonial. Il faut noter par ailleurs que Bennabi utilise, dans cet extrait une double temporalité : le temps du drame ou le temps vécu alterne avec le temps du souvenir et des réminiscences.Et puis vint cette sentence terrible de Bennabi :« *La colonisation commence par l'arrachement des mères* ».

La dernière phrase de l'extrait opère un basculement théorique majeur. Bennabi passe du récit autobiographique intime vers une réflexion plus théorique, et tel un scientifique, il part de l'étude et de l'observation d'un phénomène ponctuel pour en déduire une loi de portée générale. Il dépasse ainsi le cadre d'un drame personnel pour l'inscrire dans une logique historique de domination et d'aliénation. La mère incarne la transmission culturelle, le lien avec l'enfance, la mémoire. La perdre, c'est perdre une part de son identité. Pour Bennabi, la colonisation n'est pas seulement l'occupation physique d'un territoire, c'est surtout une dépossession qui commence par l'intime, qui touche aussi les individus dans leur identité la plus profonde.Bennabi, à travers la relation, du verbe relater, d'une expérience très personnelle, réussit le tour de force de faire le procès de la colonisation dans un récit où l'intime et l'histoire se juxtaposent. Pour passer de la chronique historique pure vers la narration introspective, caractéristique majeure de l'écriture autobiographique intime, Bennabi a recours à plusieurs procédés. D'abord, tout

l'extrait est rédigé en focalisation interne, qui place le lecteur dans la conscience du narrateur, et l'utilisation quasi-exclusive de la première personne " je" (52 occurrences) : « *Je sanglotai comme je n'avais jamais pleuré, non pas en musulman résigné au destin, mais en enfant volé à sa première demeure*. », où le pronom " je" exprime la solitude absolue sans aucun soutien extérieur. L'extrait alterne entre différentes formes de discours, donnant une profondeur psychologique au récit tels le monologue intérieur qui opère de la même façon que la focalisation interne une plongée brutale dans la conscience du narrateur : « *J'étais précipité dans un abîme où tournoyaient les souvenirs de ses mains sur mon front fiévreux, de ses chuchotements dans l'obscurité de nos nuits constantinoises*. », le discours indirect libre, où tout comme le monologue intérieur, il y a absence des verbes introducteurs (je pensais que...), ce qui a pour effet plus de spontanéité, une oscillation entre narration et introspection, où le narrateur mêle ses réflexions à la description des faits, sans transition : « *Les passants riaient, insouciants. Un couple s'embrassait près du pont Marie. Le monde continuait, indifférent à mon cataclysme*. », et enfin le discours direct dans l'annonce du décès : « *Ta mère nous a quittés cette nuit*. », qui formulée ainsi dans toute sa brutalité, crée un choc émotionnel et un effet dramatique réel. D'un autre côté, la dramatisation de l'extrait est inscrite aussi dans un parcours psychologique et spatial du narrateur :

1. Annonce du décès → Moment du choc et effondrement psychologique.

2. Fuite vers la Seine → Désarroi et recherche d'un soutien externe.

3. Retour à la chambre → Refuge dans les reliques de la défunte.

4. Transformation physique → Vieillissement brutal et prise de conscience.

Ainsi, à travers cet extrait, Bennabi montre toute l'étendue de ses qualités littéraires et démontre que ses œuvres autobiographiques doivent être étudiées non seulement pour leur contenu historique, mais aussi pour leur valeur esthétique et narrative.

6. Les stratégies d'une écriture hybride

Comme nous l'avons vu dans l'analyse des extraits concernant la délégation du mouvement national à Paris et le décès de la mère du narrateur, *Pourritures* de Bennabi oscille entre deux pôles : celui de la rencontre de l'écrivain avec l'Histoire et les événements qui ont marqué l'époque, et celui plus intimiste et personnel qui touche aux étapes de la vie de l'écrivain, donnant une certaine fraicheur à la narration. Mais bien que *Pourritures* soit construit autour d'un pacte testimonial, selon les lois du genre, il dépasse la simple juxtaposition du récit de vie et du témoignage historique pour forger une forme hybride et critique. Cette hybridité narrative, forme le principe organisateur de l'œuvre et le fil conducteur des événements, qu'ils soient de type personnel ou historique, ce qui produit une vision à la fois empirique et théorique sur le phénomène colonial. Cette hybridité est portée par une stratégie d'écriture reposant sur plusieurs procédés majeurs. Le premier est **le changement fréquent des registres** : l'auteur change continuellement de posture, de chroniqueur (rapportant avec précision de simples faits historiques) à celle de polémiste (donnant à voir son avis acerbe sur les événements dont il a été le témoin), de clinicien (disséquant faits, gestes et postures des protagonistes de l'Histoire) ou de théoricien (déduisant d'un événement historique anodin une loi générale, dont sa théorie de la colonisabilité), à l'intérieur d'une même séquence narrative. Ce changement

fréquent voulu par l'auteur confère au texte une lecture polysémique plus large et transforme l'événement en un objet de connaissance, présenté sous différentes formes, en rapport avec la posture choisie par l'écrivain. Le second procédé est l'usage d'un **« je » testimonial souverain**, qui inonde de son empreinte tout le texte. Bennabi assume pleinement sa subjectivité, qui devient le fondement de sa vérité. Ainsi, son expérience intime, ses échecs et ses observations deviennent des preuves tangibles du système colonial, articulant de fait son vécu avec l'analyse systémique. **Les métaphores** (une cravate qui étrangle, un troupeau mené à l'abattoir, un os à ronger…) jouent également un rôle central comme opérateurs d'hybridation. Loin d'être de simples ornements, elles condensent une analyse complexe en images frappantes, reliant le concret à l'abstrait et au politique. Enfin, l'œuvre est structurée par **un dialogisme critique**. Bennabi convoque les voix des autres, qu'elles soient celles des colonisés ou des colonisateurs, mais il les encadre, les déconstruit et les soumet systématiquement au jugement de son propre discours. Cette polyphonie contrôlée affirme la souveraineté du narrateur. Finalement, *Pourritures* invente une forme où l'écriture de soi et l'écriture de l'Histoire se nourrissent mutuellement. Le pacte testimonial qu'elle propose fonde la légitimité de son discours sur l'indissociabilité de l'expérience vécue et de l'analyse raisonnée, produisant une critique totale et puissante de la colonisation. Cette hybridité visible à travers toutes les lignes de l'ouvrage confère au texte une force unique : il est à la fois récit vécu et tribunal intellectuel, où Bennabi se fait témoin, juge et analyste.

Conclusion

Pourritures de Malek Bennabi se révèle être une œuvre complexe et multidimensionnelle, allant bien au-delà du simple témoignage personnel pour devenir une analyse critique de la condition coloniale. Pourtant, sa postérité fut tronquée : les versions publiées de ses mémoires (comme L'Étudiant) sont expurgées (Boukrouh, 2007, p. 7), et le FLN enterra ses critiques (Sellam, 2002, p. 150). Les archives inédites révèlent aujourd'hui un Bennabi "plus incisif, plus libre" (Boukrouh, 2007, p. 4), dont la pensée résiste aux silences de l'histoire. En articulant son expérience intime avec une réflexion historique et politique, Bennabi parvient à déconstruire les mécanismes de la domination et à mettre en lumière les dimensions psychologiques, sociales et culturelles de la « colonisabilité ».L'hybridité générique de *Pourritures*, mêlant autobiographie, essai et pamphlet, témoigne de la volonté de Bennabi de transcender les catégories littéraires traditionnelles pour mieux rendre compte de la complexité de son sujet. Cette approche novatrice lui permet de construire un discours puissant, où la subjectivité assumée devient un outil de résistance et de réappropriation de la mémoire.Le concept de « colonisabilité », développé par Bennabi, constitue une contribution majeure à la pensée postcoloniale. En analysant les facteurs internes et externes qui contribuent à la vulnérabilité des sociétés colonisées, il offre une grille de lecture pertinente pour comprendre les dynamiques de la domination et les enjeux de la décolonisation.Au-delà de son contexte historique, *Pourritures* résonne avec les préoccupations contemporaines liées aux héritages coloniaux et aux luttes pour la décolonisation des savoirs et des imaginaires. L'œuvre de Bennabi nous invite à repenser les rapports de pouvoir et à explorer les voies de la renaissance culturelle et intellectuelle. C'est là où contraste la pensée de Bennabi avec celle de Fanon par exemple, car si Fanon insistait sur la violence comme seul langage du colonisateur (1961, p. 48), Bennabi propose une décolonisation par les idées – une nuance essentielle pour comprendre leur héritage contrasté. Il est important de noter que, bien que Malek

Bennabi soit reconnu comme un essayiste et un philosophe majeur de la civilisation et des conditions de la renaissance de la nation musulmane, sa contribution au domaine littéraire, en particulier ses mémoires, n'a pas encore reçu l'attention qu'elle mérite. *Pourritures* mérite d'être redécouvert et réévalué comme une œuvre littéraire à part entière, où la puissance du témoignage et la richesse de la langue se conjuguent pour créer un texte d'une rare intensité.Nous pouvons conclure en disant que *Pourritures* s'affirme comme un témoignage intellectuel et politique essentiel, non seulement pour comprendre l'Algérie coloniale, mais aussi pour éclairer les défis auxquels sont confrontées les sociétés postcoloniales dans leur quête d'autonomie et de dignité. Bennabi, à travers son œuvre, nous lègue un héritage précieux, où la mémoire et la critique se conjuguent pour nourrir une réflexion continue sur les conditions de la libération et de la renaissance.

Références bibliographiques

AGERON, C. R. (1973). Une émeute anti-juive à Constantine (août 1934). *Revue Des Mondes Musulmans Et De La Méditerranée,* 23-40.

AGERON, C.-R. (1979). *Histoire de l'Algérie contemporaine. Tome II : De l'insurrection de 1871 au déclenchement de la guerre de libération (1954)*. Presses Universitaires de France.

BENNABI, M. (2006). Pourritures. Mémoires, Tome I (1932-1940). Éditions ANEP.

BENNABI, M. (2007a). Pourritures. Mémoires, Tome I (1932-1940). Dar el Ouma.

BENNABI, M. (2007b). *Mémoires (L'enfant, L'étudiant, L'écrivain, Les carnets*). Éditions Samar.

BENNABI, M. (2017). Pourritures. Mémoires, Tome I (1932-1940). Éditions Benmerabet.

BOUARFA, A. (2019). *Malek Bennabi : Une vie, une œuvre, un combat*. Centre culturel du livre.

BOUSSAD, N. (2018). Les émeutes de Constantine (août 1934) : Lectures plurielles d'un événement. Dans C. de los Llanos & S. Kacha (dir.), *Les Violences de l'histoire* (p. 101-118). L'Harmattan.

DULONG, R. (1998). *Le Témoin oculaire*. Éditions de l'EHESS.

FANON, F. (1961). *Les Damnés de la terre*. Maspero.

JEANDILLOU, J.-F. (1997). *L'analyse textuelle*. Armand Colin.

LEJEUNE, Ph. (1975). Le Pacte autobiographique. Seuil.

SELLAM, S. (2002). Le FLN vu par l'écrivain Malek Bennabi (1905-1973) : Les relations malaisées d'un penseur non conformiste avec le pouvoir algérien naissant. *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 208, 133-150.

STORA, B. (1982). *Messali Hadj (1898-1974). Pionnier du nationalisme algérien*. L'Harmattan.